

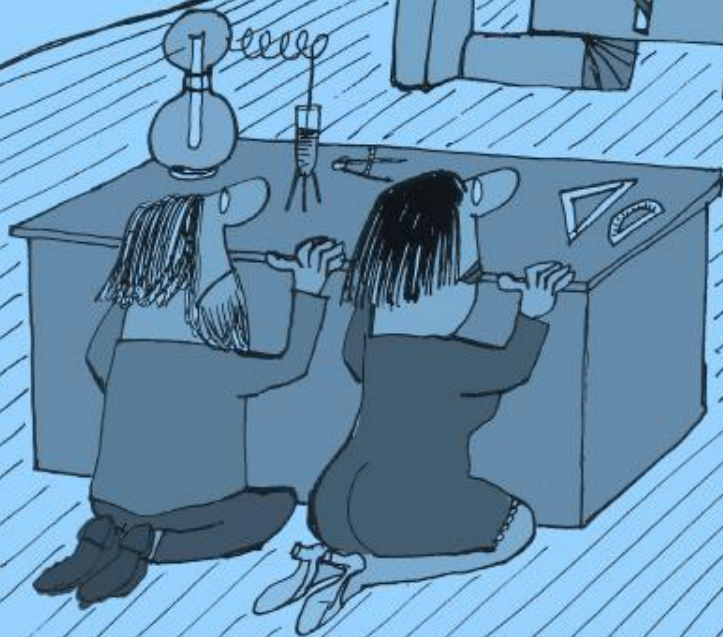
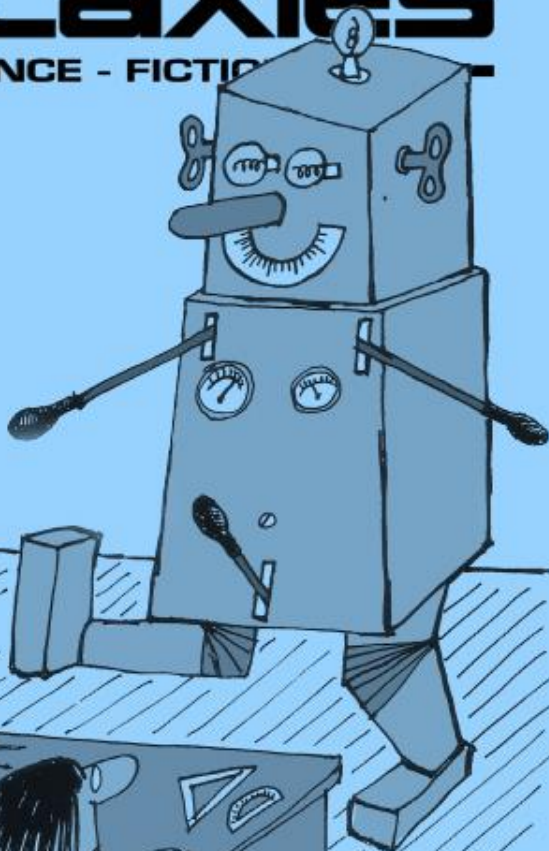
GALAXIES

MERCURE **GALAXIES**

Nouvelle série - N°68

SCIENCE - FICTIO

SUPPLÉMENT
NUMÉRIQUE



nine

Supplément numérique à Galaxies 68

Les éditions numériques de la revue *Galaxies* contiennent des bonus, par rapport à l'édition imprimée. Pour ce numéro 68, le supplément se compose de quatre nouvelles dont trois sont issues des accessits du Prix Alain le Bussy 2020 et la quatrième s'inscrit dans l'univers de Paul Hanost.

Page II	Le protocole de Frével	<i>Olivia Cabanaz</i>
Page X	Le frère de mon père	<i>Perrine Maurel</i>
Page XVIII	Paradisio	<i>Simon Boutreux</i>
Page XXX	Rêve de mort	<i>Paul Hanost</i>

Les suppléments aux quatre derniers numéros sont librement disponibles sur le site <https://clubgalaxies.yolasite.com/>. Vous pouvez également nous demander, toujours gratuitement, de vous envoyer les autres suppléments à partir du n° 47, à condition d'avoir été abonné.e pour les numéros concernés.

Supplément hors commerce, réservé aux abonnés : ne peut être vendu

Le protocole de Frével

Olivia Cabanaz

Olivia de Cabanaz est désormais une habituée de ces pages. Ses récits un peu décalés, à l'humour en filigrane, attirent chaque année l'attention du Prix Alain le Bussy. Et c'est à chaque fois la surprise. Dans ce protocole sans lentille, elle explore ainsi une thématique nouvelle : celle du paradoxe temporel. Que se passerait-il, si le temps ne s'écoulait pas sur le même tempo pour tout le monde ? Si chacun suivait sa propre ligne, dans un sens ou dans l'autre ? La réponse se trouve peut-être, ou peut-être pas, dans cette histoire au ton délicieusement absurde.

Émilie Querbaelec

Membre du Jury du Prix le Bussy 2020

COMME CHAQUE MATIN, le commissaire K. descendit chercher le courrier. Il traversa la cour intérieure, fleurie de glycine et encombrée de vélos, salua une voisine qui emmenait ses jumeaux à la crèche. Les boîtes aux lettres se trouvaient sous le porche. Dehors, la Rykestrasse sortait paresseusement de son sommeil, jaune de pollen entre les pavés. Une belle semaine s'annonçait.

Mais ce matin-là, cachée au milieu des factures et des prospectus, K. découvrit une enveloppe ornée d'un liseré noir. Le nom de l'expéditeur, inscrit au dos, ne lui dit rien. Il l'ouvrit dans les escaliers, en remontant chez lui, se demandant qui pouvait bien être mort.

Dès la première ligne, il comprit qu'il ne s'agissait pas d'un faire-part de décès. Ce qu'il tenait entre les mains était une lettre de condoléances en bonne et due forme et elle lui était adressée. Celui qui l'avait écrite disait avoir bien connu Julia. Sa disparition l'avait beaucoup peiné, il s'associait à sa douleur.

K., qui ne souriait pas souvent, ne put réprimer un pincement de lèvres amusé et déposa le courrier sur la table près du cendrier. Il comptait parmi ses connaissances une Evelyn, une Luise, deux Claudia, des Petra, Angelika, Steffi, Emma, et bien d'autres femmes encore, mais pas de Julia. Ce n'était pas une erreur, c'était une menace. D'habitude, on lui expédiait ce genre de message au bureau. Quelqu'un avait réussi à se procurer son adresse. Devait-il s'en inquiéter ? Non. Ceux qui s'amusaient à écrire des lettres passaient rarement à l'acte.



Une seule et unique chose l'intriguait. Pourquoi avoir choisi ce prénom ?

Le vieux commissaire se fit un café serré, enfila son arme et partit travailler.

Le lendemain, quand il ouvrit la boîte aux lettres, trois lettres à bordures noires, semblables à celle qu'il avait reçue la veille, tombèrent à ses pieds. Il renonça à les lire, il n'avait pas le temps. Il devait passer prendre un dossier au commissariat et filer au tribunal de Berlin-Mitte où il était attendu pour témoigner. Après une brève hésitation, il les fourra dans la poche de sa veste. Il verrait ça plus tard.

K. récupéra à la Kripo les documents dont il avait besoin et envoya un email à ses collègues pour avertir qu'il ne serait pas de retour avant midi. À peine était-il sorti de son bureau que Sven le stagiaire « 16/58 », petit bonhomme à la chevelure poivre et sel, lui tomba dessus.

— Commissaire, je peux venir avec vous ? S'il vous plaît ! S'il vous plaaaaaaaît !

Sven accompagna sa supplique de tortillements qui mirent K. mal à l'aise. Anachronique était le mot qui les qualifiait le mieux. Ils ne collaient pas avec le reste, à savoir : une peau qui avait perdu son élasticité, des rides. Beaucoup trop de rides pour un adolescent. C'était la raison pour laquelle, d'ailleurs, ledit stagiaire portait ce badge « 16/58 » sur la poitrine, avertissant que, malgré son apparence, il n'avait que seize ans. Le chiffre cinquante-huit indiquait son âge biologique. Le tout signifiait que le gamin souffrait de la maladie d'Escobar. Rien à voir avec le baron de la drogue colombien. Des comme lui, il y en avait un paquet. De plus en plus, même, plus ou moins gravement atteints.

Finalement, K. eut pitié et le prit avec lui. Décision qu'il regretta au bout de dix minutes. Sven ne tenait pas en place. Pire, il parlait à tort et à travers de meurtres, de sang, et — K. se demanda s'il avait bien entendu, car il n'écoutait que d'une oreille en conduisant — de bambous, de perceuse et de psychopathe. Manifestement, son stage d'observation lui faisait grande impression.

L'audition de K. par le tribunal fut épouvantable. Au cours de sa carrière, il avait été cité comme témoin un nombre incalculable de fois. Il était habitué. Pourtant, il fut incapable de répondre à la moindre question. Il avait mené l'enquête, résolu l'affaire, arrêté lui-même les meurtriers, il avait rédigé le rapport et son nom figurait bien sur la page de garde, mais il ne se souvenait absolument de rien.

IV

— Commissaire, votre réponse ! aboya la juge agacée.
Il cligna des yeux. Il bégaya. Ça ne lui était jamais arrivé.

— Vous vous sentez mal ?

L'avocat général se pencha vers la juge et lui chuchota quelque chose à l'oreille. Elle acquiesça.

— Bon. L'audience est reportée. Je vous remercie.

Ce ne fut pas la seule chose désagréable qui se produisit ce jour-là. Plus tard, en fin d'après-midi, K. reçut un appel.

Au bout du fil, une femme se présenta sous le nom de Frével. Elle avait un accent français à couper au couteau.

— Commissaire, écoutez-moi et promettez-moi de me pas raccrocher cette fois.

K. fronça les sourcils. Que racontait cette femme ? Il était absolument certain de ne jamais lui avoir parlé. Un accent pareil, il s'en serait souvenu.

— Je ne crois pas avoir eu l'honneur...

— Ne m'interrompez pas, protesta la voix dans le combiné. D'abord, j'ai réfléchi à la question que vous m'avez posée l'autre jour. Je crois que c'est possible, en effet. Tout est possible, en fait. Au début, il est probable que l'on ne s'en rende pas compte. Je pense que ça empire par la suite.

La conversation prenait un tour curieux et K. écoutait en silence.

— Maintenant à vous de m'aider, poursuivit-elle. Ce que je vous ai dit n'a pas changé : c'est la seule explication logique à ce qui s'est passé lundi dans le parc de Friedrichshain. Nous devons avertir l'opinion publique. Toute seule je n'ai aucune chance d'être entendue. Vous comprenez ?

Le vieux commissaire jeta un coup d'œil lassé à sa montre. Il comprenait surtout qu'il avait du travail par-dessus la tête, que la journée avait été longue et il n'avait plus ni le temps, ni l'énergie pour les divagations d'une folle, aussi charmant son accent fût-il. Il ne s'était rien passé dans le parc de Friedrichshain cette semaine, du moins rien de notable et surtout rien qui ne concernait la Kriminalpolizei. Il tenta de placer une phrase, mais la femme n'écoutait pas, elle parlait, parlait, parlait.

Il raccrocha.

Le jour suivant, K. ne descendit pas à la boîte aux lettres et ne but pas de café. Il se rendit chez le médecin de bonne heure. Il avait les idées confuses, ne se sentait pas dans son assiette. Il raconta ce qui s'était passé la veille au tribunal. On prit sa tension, vérifia son pouls,

V

ses réflexes. Physiquement, assura le médecin en insistant sur ce mot, tout était en ordre.

— Comment dormez-vous en ce moment ?

— Bien, répondit K.

— Vous mangez assez ?

— Évidemment.

Le médecin hocha la tête et lui dit de revenir en fin de semaine s'il n'allait pas mieux.

Au travail, K. passa la journée à contempler le plafond, et se sentit à peu près aussi utile que le stagiaire 16/58 coincé entre la photocopieuse et la plante en plastique poussiéreuse du couloir. Il aurait dû rédiger des rapports, mais il n'y parvenait pas. Il n'arrivait pas à se concentrer.

La folle rappela. Il lui raccrocha au nez.

Et rentra chez lui se coucher.

La sonnette le tira de son lit vers huit heures du matin. K. enfila un peignoir et alla ouvrir. C'était le facteur.

— Ça ne rentrait pas dans votre boîte aux lettres, dit-il comme pour s'excuser en lui tendant, avec un regard désolé, le journal du jour et un paquet de lettres à liseré noir.

Les menaces sous forme de lettres de condoléances, K. ne trouvait plus ça drôle du tout. Le paquet atterrit d'office dans la poubelle.

Deux minutes plus tard, on sonna à nouveau.

K. renfila son peignoir en grognant.

Derrière la porte se tenait une petite brune avec des lunettes à monture rouge. Elle le salua et lui tendit la main sans se présenter. Il n'y en avait pas besoin. À son accent, K. sut tout de suite à qui il avait affaire : Aliette Frével en personne. Mais qu'est-ce qu'elle fichait ici ? C'est d'ailleurs ce qu'il lui demanda.

— Commissaire ! s'écria la Française, furieuse. Je suis là pour vous parler de ce qui s'est passé lundi à Friedrichshain. Tout ce que je veux, c'est vous aider. Maintenant, si vous n'êtes pas disposé à me recevoir...

— C'est vous qui m'envoyez ces lettres ? demanda K. irrité de l'entendre déballer la même histoire.

— Des lettres ? Quelles lettres ? Bon Dieu, mais allez-vous enfin m'écouter ? Vous m'invitez à rentrer ou dois-je tout vous expliquer sur le palier ? Je suis venue de loin pour vous voir, je vous signale.

VI

K. se dit qu'il n'était pas dans son intérêt ni dans celui des voisins de la laisser s'égosiller sur le pas de la porte. Ils s'installèrent dans la cuisine. Il lui offrit un café.

— Essayez de ne pas m'interrompre, d'accord ? dit-elle. J'ai découvert quelque chose récemment en travaillant sur la maladie d'Escobar.

Le nez dans sa tasse, K. écoutait. Il y avait des trous dans ce qu'elle racontait. Elle présupposait donc qu'il savait déjà certaines choses. Comment diable s'était-elle débrouillée pour se procurer son adresse ? Il choisit de se taire pour le moment.

— Je crois... je crois que ceux qui sont atteints de cette maladie ne sont pas malades, en réalité. Il ne s'agit pas d'une dégénérescence ou d'un vieillissement prématuré. Je crois simplement que le temps s'écoule différemment pour eux. Pour leur corps, plus précisément.

Jusque-là, K. comprenait. Cela ne voulait pas dire qu'il trouvait ces explications sensées. Le temps était le même pour tous, tout le monde le savait. Il arrivait qu'il passe plus ou moins vite, mais ceci tenait du ressenti, c'était subjectif. Il l'avait expérimenté quand il était enfant : une heure de sport et une heure de mathématiques n'avaient pas la même durée. Il lui fit signe de poursuivre.

— Quel est le lien avec ce qui est arrivé lundi à la jeune fille, me direz-vous ? Eh bien je crois que nous avons affaire à un autre pan de ce phénomène. Il y a un décalage. Il est possible qu'il ait toujours été là, pour chacun de nous, depuis la nuit des temps. Peut-être qu'au départ, il était infime. Un millième de millième de seconde, à l'échelle d'une vie, ce n'est pas détectable. Ou alors quelque chose s'est déréglé, quelque part. Soit le temps est devenu fou, soit c'est l'univers tout entier qui est entré en phase d'effondrement. En tout cas, cela n'a rien à voir avec nos gènes ou une maladie. Et c'est en train de s'aggraver.

K. continuait de compléter les trous en buvant son café, partagé entre la fascination pour l'énergie que les fous mettent à raconter leurs histoires et l'envie de la contredire. S'il comprenait bien, un incident impliquant une jeune femme s'était produit dans le parc de Friedrichshain, incident duquel elle déduisait la fin de l'univers. Elle n'y allait pas avec le dos de la cuillère. Mais de toute manière : il ne s'était rien passé de tel là-bas. Il le savait. L'affaire aurait été confiée à son service.

— Nous avons affaire à une sorte de... de bifurcation ou de déviation temporelle. Vous m'avez bien entendue. Faites des recherches : je suis certaine que vous découvrirez que cette fille a disparu dans les années quatre-vingt-dix. Et je parie qu'elle est

VII

réapparue à l'endroit précis où elle s'est volatilisée. Pour nous, il s'est écoulé plus d'un demi-siècle, pour elle, ce n'était peut-être qu'un battement de sourcils. Pour les bambous, elle n'a pas eu de chance.

C'est la seconde fois que j'entends parler de bambous cette semaine, se dit K pensivement.

— Il y a encore une chose importante. On dénombre de plus en plus de cas d'Escobar dans le monde. J'ai l'intuition que nous allons également être témoins d'un nombre accru de disparitions et de retours dans les années à venir. Nous sommes à l'orée d'un énorme chamboulement, nous devons l'accompagner. C'est pour cela que nous avons besoin d'un protocole. Pour que ceux qui disparaissent puissent réapparaître en toute sécurité et poursuivre leur vie dans les meilleures conditions possible...

— Un protocole, fit K amusé. Vous me parlez de fin du monde et ensuite de protocole.

Elle lui jeta un regard navré.

— Vous ne me croyez pas, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pas, mentit K.

— Et pourtant, vous vous intéressez aussi au sujet.

K. éclata de rire.

— Moi ? Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

La femme sortit une carte de visite, la déposa sur la table et se leva.

— Réfléchissez. Et appelez-moi. J'ai besoin d'aide pour mettre en place le protocole.

Quand elle fut partie, K. se fit un café puis un deuxième et pria pour que la journée à venir à la Kripo soit calme.

Ce fut le cas.

Le lendemain, pourtant, tout changea.

Il était dix heures passées de vingt minutes lorsque K. lut à l'écran de son téléphone : 107, Volkspark Friedrichshain. Il enfila son manteau, envahi par un sentiment diffus — ou était-ce la crainte ? — que l'inéluctable avait fini par se produire.

Dans le couloir, le stagiaire 16/58 attendait les bras ballants.

— Commissaire, je peux vous accompagner ?

K. l'ignora.

— Commissaire, s'il vous plaît !

Arrivé sur le parking, il se rendit compte que cet idiot l'avait suivi. Décidément, il ne servait pas à grand 'chose, mais il était coriace.

— C'est un 107. Un cadavre.

VIII

Les oreilles du stagiaire virèrent au rouge et il se mit à trépigner d'excitation. K. pensa que cela ne devait pas être facile de vieillir à cette vitesse. Il n'aurait pas aimé être à sa place.

— Ne le dis pas à tes parents, dit-il en déverrouillant les portes de sa voiture.

— Mes parents, je les emmerde.

La pelouse du parc était râpée et élimée comme un vieux tapis de bain. K. vit tout de suite où il devait se rendre : un attroupement se tenait près d'un bosquet de bambous. Les pompiers achevaient de monter un paravent pour protéger la scène des regards. Le stagiaire trépignait toujours. Une jeune femme en uniforme vint à leur rencontre, K. la connaissait vaguement, elle s'appelait Anja quelque chose.

— Une patrouille l'a découverte ce matin, elle n'est pas là depuis bien longtemps, ça remonte à quelques heures tout au plus. Sexe féminin, douze à quatorze ans. Et...

Le visage d'Anja quelque chose se tordit d'une grimace et elle ajouta :

— Elle est dans les bambous.

— Bon, fit K, qui se doutait déjà de ce qui l'attendait. Toi tu restes ici, ordonna-t-il au stagiaire.

Voilà donc ce dont Aliette Frével parlait et c'était impossible. L'écolière se tenait debout, elle avait l'air de marcher, heureuse de rentrer chez elle après la fin des cours, mais elle était morte, transpercée de bambous qui la figeaient dans cette position. Son sac était percé de la même manière, de bas en haut. Le sang, qui avait coulé le long des tiges, avait été absorbé par la terre. La façon dont elle était habillée fit à K. l'effet d'une douche froide supplémentaire. Exactement comme Frével l'avait prédit : les vêtements de la victime étaient un échantillon de ce que les années quatre-vingt-dix avaient fait de plus ignoble. Le contenu de ses poches ne livra aucune information. À cet âge-là, ils n'avaient jamais de papiers d'identité sur eux.

— La vache ! fit une voix derrière lui.

Sven le stagiaire se tenait là, les yeux brillants presque baveux.

— On dirait que les bambous ont poussé à travers elle, comme ça, bam...

Comment Aliette Frével pouvait-elle être au courant depuis quatre jours d'une chose qui ne se produisait que maintenant ?

IX

— ... ou bien c'est un psychopathe qui a fait les trous avant et qui l'a enfilée sur les bambous. Il a pu être utilisé une perceuse, une perceuse avec une longue, longue pointe. Vous en pensez quoi ?

— Cherche encore, gamin. Tu ne trouveras jamais.

K. s'acheta une bouteille de schnaps et rentra chez lui.

Il se réveilla le lendemain à seize heures et ne s'en étonna pas vraiment.

Il sortit les enveloppes de la poubelle. Il compara les dates figurant sur le cachet de la poste. Le premier courrier était arrivé le 27 mai, les trois suivants, ceux qui étaient tombés par terre quand il avait ouvert la porte, étaient datés du 26. Et le paquet de lettres remises par le facteur, du 24. Il aurait mis sa main à couper qu'on était samedi 28, mais non : son téléphone indiquait le dimanche 22.

Ceci fait, il se mit en devoir de les lire. Beaucoup de gens avaient l'air d'avoir aimé Julia. En rassemblant les souvenirs racontés dans ces lignes, il parvenait à se faire une idée d'elle. Il l'aimait presque déjà.

Il restait une chose à faire.

K. saisit la carte de visite qu'Aliette Frével avait laissée sur la table et composa le numéro. Elle décrocha à la troisième sonnerie.

— K., Commissaire de la Kripo Berlin.

— Comment avez-vous eu mon numéro ?

— Vous me l'avez donné.

— Vous mentez. Je vais raccrocher.

— Je sais que vous travaillez sur un protocole, dit K. calmement.

Un protocole sur les déviations temporelles.

Au bout du fil, Aliette Frével ne répondit rien. Puis finit par murmurer :

— Je n'en ai jamais parlé à personne, pas même à mon mari.

— Il faut que je vous pose une question. Pensez-vous... pensez-vous que d'autres formes de déviations soient possibles ? Pas seulement comme la maladie d'Escobar ou ce qui est arrivé à la fille dans le parc de Friedrichshain ?

— Qu'est-il arrivé dans le parc de Friedrichshain ? demanda son interlocutrice.

Les doigts de K. se crispèrent sur le combiné. Bien sûr, elle ne pouvait pas savoir. On était dimanche. Pour elle, tout cela n'avait pas encore eu lieu. Ils ne s'étaient jamais rencontrés.

— Pensez-vous qu'il soit possible que le temps se mette à défiler à l'envers ? Et si c'est le cas, pensez-vous que la personne à qui cela arrive s'en rendrait compte ?

Il lui sembla que la femme était en train de réfléchir.

X

— Laissez-moi un peu de temps pour y penser. Donnez-moi votre numéro de téléphone. Je vous recontacte.

— Notez plutôt mon adresse.

K. raccrocha en souriant, se souvenant qu'elle lui avait déjà donné la réponse, la première fois qu'elle l'avait appelé. Oui, c'était possible. Lui aussi, il avait pris une déviation sans s'en rendre compte et il l'avait prise en marche arrière. Frével arriverait-elle à mettre en place son protocole ? Il l'espérait, mais en toute logique, il ne le saurait jamais. Pour lui, c'était trop tard.

Il avait un peu peur, il est vrai. Mais il souriait, car il était persuadé que Julia, d'une manière ou d'une autre, ne tarderait pas à entrer dans sa vie par la porte de sortie. Leur histoire commencerait par un enterrement.

K. mourait d'impatience de faire sa connaissance.

© Prix le Bussy et Olivia Cabanaz 2020



1m58, 60 kg, groupe sanguin: sucré, tentacules: trois seulement cette année mais tout espoir n'est pas encore perdu. Gagne sa vie en écumant les prétoires, écrit pour rêver. Publie en 2020 son premier roman jeunesse ; Pour lui écrire : marie.decabanaz@gmail.com

Le frère de mon père

Perrine Maurel

Et si vous viviez dans un monde où "tout augmente", grâce aux implants ? Un monde où les souvenirs seraient aussi stockables sur un nuage mémoriel que ne le sont les données de vos ordinateurs et autres smartphones. Ça ouvrirait pas mal d'horizons, n'est-ce pas ? Mais si la pose de cet implant se révélait être défectueuse, et qu'au lieu de profiter de ce douteux service, vous vous retrouviez à devoir gérer une faculté imprévue ? Vous feriez quoi ? Là où le King permettait au héros de sa "Dead Zone" de repérer le futur génocidaire d'un Greg Stillson, Perrine Maurel confère au sien le don d'exhumer le passé d'un autre genre de destructeur. Il est question ici d'abomination et d'irréparable. Place au justicier dans l'abîme.

Bruno Pochesci

Membre du Jury du Prix le Bussy 2020

JE VOIS DES CHOSES MORTES.

Car les souvenirs font indéniablement partie des choses mortes. Ils se perdent et s'égarer, se transforment jusqu'à ne plus ressembler au moment original de leur création, à l'image d'un cadavre humain revenant à l'état de poussière. Un souvenir meurt deux fois, même, ce qui est un record. Deux fois ; lorsqu'il naît, et lorsqu'on l'a oublié.

Je ne vois pas les souvenirs de cette dernière catégorie, ceux qui ont définitivement retrouvé le néant. De toute façon, ils se font de plus en plus rares : de nos jours, la pose d'extensions mnésiques est obligatoire dès la naissance. On considère que plus le nouveau-né retient de ses expériences, plus il deviendra intelligent, ce qui ferait augmenter ultimement la moyenne mondiale. Du coup, les gouvernements l'ont imposée, sauf éventuellement pour les personnes souffrant d'un Trouble de Stress Post-Traumatique, lesquelles peuvent demander et obtenir une dispense et un retrait après examen. Lorsqu'on meurt, les souvenirs ne sont pas oubliés ; ils sont stockés dans les extensions que le service nécrologique de la santé, parfois de la police, récupère et examine soigneusement. Pour élucider certains mystères, pour sélectionner des fragments de vie à projeter lors de l'enterrement. Autant dire qu'aucun souvenir ne risque l'oubli à notre époque, tous reposent bien au chaud dans les serveurs mondiaux, à la retraite et à titre ponctuellement consultatif.

XII

Je vois, donc, les souvenirs qui ne sont morts qu'une fois ; ceux qui quittent l'existence et se fourrent dans le cerveau de leur propriétaire, dans ses neurones de chair ou de métal – qu'importe, le courant électrique les parcourant est le même. Ils flottent tout autour de leur être originel, en masse, comme autant de ballons gonflés refusant de s'envoler. Je n'ai connu les gens qu'ainsi, aussi loin que je me souviens : un cœur de chair voilé par une apparition blafarde, faite de tentacules multiples et fluides le long desquelles s'écoulaient les secrets de leur mémoire. J'ai commencé à me rendre compte qu'il y avait un problème lorsque j'ai remarqué que les reflets et les photographies ne présentaient pas ces excroissances fantomatiques, et que mes professeurs s'inquiétaient en constatant l'imagination fantaisiste qui nourrissait les formes étranges de mes dessins au crayon. Du dessin, j'ai gardé le goût ; mais je ne dessine plus les hommes. Les bêtes, par contre, ne me posent aucun problème. C'est comme ça que j'ai déterminé que c'étaient les extensions mnésiques qui provoquaient ces visions intimes, intruses.

Je ne saurais pas vous offrir une explication, pas vraiment. Je sais notamment qu'il y a eu un problème lors de la pose de mes extensions mnésiques : le chirurgien a planté par mégarde sa vis droit dans mon chiasme optique, et je m'en suis sorti sans une seule séquelle, ce qui a stupéfié tout le monde. Je sais aussi que mes extensions appartenaient à un programme de test censé amener sur le terrain les premières extensions mnésiques connectées, afin que tout un chacun soit capable de télécharger ses souvenirs en ligne, les partager avec ses amis. L'idée a vite été abandonnée en raison des conséquences catastrophiques que pouvaient avoir certains accidents, naturellement, et mes implants ont vu cette fonctionnalité être définitivement désactivée.

Quelles sont les conséquences sur ma vie, me demanderez-vous ? Tout d'abord, ça m'a donné matière à réfléchir sur le temps et l'éternité. Pour moi, seul le présent existe. Le futur aussi, d'une certaine manière, en tant que réalisation perpétuelle du présent. Mais le passé ? Seules ses conséquences demeurent, et je peux vous garantir qu'il n'y a rien dans la nature qui soit présentement passé.

Pour ce qui est des détails de la vie de tous les jours... J'ai du mal à voir, à retenir les visages. Ils sont toujours obstrués par un souvenir passager ou une masse de mémoire. Cela ne m'empêche pas toutefois de lier des amitiés avec les gens, ou de les reconnaître : comme pour une empreinte digitale, il n'existe pas un spectre mnésique identique à un autre. Leurs couleurs, leur flux, leurs thèmes récurrents, tout cela constitue un tout, une identité qui fait partie de mon quotidien et me révèle la nature secrète de mes pairs. Je les connais parfois même mieux que leurs propres parents, cela, sans les avoir rencontrés plus

XIII

d'une fois ; et je me comporte souvent, me dit-on, comme si je savais quelque chose que je n'aurais pas dû ou pu savoir. Ce qui doit me rendre étrange, je suppose. Je n'ai pas beaucoup de vrais amis, et la plupart sont ceux dont j'ai entretenu l'amitié et la flamme comme dans une relation à longue distance, par des appels téléphoniques et des messages numériques.

Mais je m'en fiche. Au moins, ce don me permet de savoir très clairement ce que valent les gens. Leur passé n'est pas écrit dans leur chair, pas toujours, mais leur spectre mnésique peut se montrer très loquace au contraire. Et connaître le passif d'une personne, cette zone faite de souvenirs et d'expériences qui nous détermine par le simple fait de son existence, c'est souvent aussi la connaître et anticiper ses résolutions. Je puis cultiver les bonnes personnes, éloigner les mauvaises.

Par exemple, et là repose tout le but de mon récit, le frère de mon père.

Le frère de mon père est une personne d'apparence très mondaine, de ce que j'ai pu voir du physique qui se cache en dessous de son spectre mnésique ; lequel est brutal et irrégulier, fonctionnant par à-coups qui paisibles me bercent et violents me font mal aux yeux. Il a un bon travail, une femme aimante, une personnalité on ne peut plus banale, très douce et muette, que les gens de sa connaissance lui pardonnent volontiers sachant qu'il a vécu le drame de perdre sa fille aînée, un suicide.

Mais ce n'est qu'une façade. Une façade, et je le sais, et il ne sait pas que je le sais. Et ça me rend malade. Malade de le voir entrer dans ma demeure, dans celle de mes parents, et de ne pas pouvoir expliquer pourquoi je change de pièce en sa présence, depuis que j'ai dix ans. Si ces péchés immondes étaient révélés au grand jour, tout le monde s'accorderait pour dire que cette inimité innée, de moi à lui, tenait en vérité d'un instinct d'enfant qui ne se serait pas trompé sur la noirceur du personnage. Mais je dois demeurer dans le secret, et les souvenirs que je vois briller autour de lui, si terribles souvenirs, ne 'vivent' plus que dans mon âme.

Car je vois ce qu'il a fait à ma cousine. Je le vois, chaque fois qu'il se présente à ma vue, chaque fois que je ferme les yeux dans le noir.

Ce souvenir est peut-être mort, ma cousine aussi, mais mes douleurs appartiennent bien au présent. Elles me rendent fou.

*
**

Le frère de mon père. Une façon détournée d'éloigner cette affiliation nauséuse, de lui rajouter un degré supplémentaire. 'Ce n'est pas mon ami, c'est le frère d'un ami.' Comme si je me justifiais

XIV

de l'avoir amené à une soirée à laquelle il m'aurait ridiculisé par son comportement. Ce n'est pas mon oncle, c'est le frère de mon père.

Je ne comprenais pas, tout d'abord, ces visions qui me parvenaient. Je reconnaissais leurs acteurs, bien sûr, mais leur portée dépassait mon entendement. Tout ce que mon esprit d'enfant pouvait concevoir, c'est qu'elles étaient malsaines, anxiogènes ; et en les évitant, j'évitais invariablement l'homme, ce qui vexait beaucoup toute ma famille. Mais je ne regrette rien. Les quelques fois où l'on m'a exposé à son spectre mnésique avili ont suffi à me traumatiser, et il m'a fallu beaucoup de temps avant de pouvoir apprécier les choses de la chair. Je suis incapable de considérer le sexe comme une impulsion temporaire d'une soirée, une connexion superficielle, amusante et plaisante avec quelqu'un de passage, ce que font pas mal de jeunes de mon âge dans mon entourage. Il me faut un lien solide, complexe et intime avec ma partenaire, et l'acte n'est pas une nuit, mais une vie, une vie passée à construire la routine, le plaisir et l'exploration de l'autre ; sinon, impossible de jouir. Chaque fois que le moindre geste d'amour, aussi doux soit-il, menace de m'engloutir, je vois des images de viol, et je me mets à pleurer.

J'aimais ma cousine. Je n'ai pas beaucoup de souvenirs d'elle, à ma grande honte, la faute à mes extensions mnésiques défectueuses qui me laissent sous-homme. Mais je me souviens au moins que je l'aimais. C'était une fille douce et gentille, qui jouait avec moi quand ses études lui en laissaient le temps. Ma marraine, aussi.

C'est pour ça que je ne peux pas tolérer plus longtemps que son meurtrier demeure impuni. Ce n'est peut-être pas la main du frère de mon père qui l'a obligée à avaler toutes ces pilules, mais c'est certainement elle qui a étouffé ses cris pour l'empêcher de le dénoncer, de le compromettre auprès de sa famille et de la société.

Alors, je consacre tout mon présent à amener un futur sans lui, sans le frère de mon père.

Je sais qu'il ment à sa femme. Je sais que tous ces jeudis qu'il passe tard au bureau à cause d'une réunion, sont en réalité un prétexte pour visiter une travailleuse du sexe vivant à plusieurs kilomètres de chez lui. Elle est consentante, du moins, autant que la précarité pouvant mener à un tel emploi est à même de laisser consentir. Il n'empêche que je l'ai déjà vu lorgner sa fille, une adolescente qui rentre à la maison après que l'office soit rempli, et qui ne fait que le croiser. C'est aussi pour elle que ce soir, je conduis ma voiture jusqu'au croisement de l'impasse par laquelle il va sortir, ce jeudi même et précis, et rejoindre la grande route après avoir payé la dame.

Sa belle voiture bleue pile devant la carcasse grise qui est la mienne, et que j'ai soigneusement placée en travers de sa route. Il est

tard, les maisons sont emmurées soigneusement, personne ne nous voit. Il sort de sa voiture, son spectre mnésique pulsant en rythme avec sa colère, laquelle s'éteint immédiatement dès qu'il me reconnaît. Je regrette presque de ne pas pouvoir lire la surprise sur son visage, mais les souvenirs de ses derniers ébats tarifés me le cachent. Je sors à mon tour.

— Qu'est-ce que tu fais là ? s'enquit-il sans un bonjour, anxieux.

Je ne l'aimais pas, et sans doute pour cette raison, il ne m'avait jamais aimé non plus. Peut-être craignait-il que j'ai découvert son petit manège en dehors du mariage. J'en jouais, et me rapprochais avec l'expression solennelle de quelqu'un qui va mettre les pieds dans le plat.

— Il faut que tu arrêtes de tromper ta femme.

En réponse, son spectre mnésique se mit à trembler et gonfler, comme une créature hurlante et vive. Je ne voyais pas son expression, mais elle devait être cramoisie. Envers cela, j'avançais.

— Tu es trop jeune pour comprendre. Mêlé-toi de ce qui te regarde.

— Je comprends bien des choses au contraire. Par exemple, la raison pour laquelle ta fille a pris sa propre vie.

Ça y est ; j'étais assez près, et je lui assenais alors un violent coup de couteau dans le ventre, de la lame que je cachais depuis tout ce temps. Il émit un bruit de pneu crevé, s'arrima à moi comme pour trouver du support en cet instant de douleur, comme s'il essayait de me renverser malgré la faiblesse. Je me contentais de le coucher à terre, avant de le regarder. Son spectre mnésique ne se faisait pas plus transparent alors qu'il mourrait, non ; mais curieusement, il y avait une ouverture rare au niveau de ses lèvres, lesquelles produisaient des bulles de salive et de sang chaque fois qu'il essayait de parler.

— Tu l'as tuée. Alors je te tue.

Je ne suis pas de nature cruelle. Je passais bien vite à la phase finale de l'immolation et lui tranchais la gorge. C'était fini, comme ça. Plus qu'à me débarrasser de mes gants, de mes vêtements et de l'arme du crime ; quoi que franchement, si c'était un crime aux yeux de la loi, je ne pensais pas que la morale le qualifie de même.

Restait encore la question des extensions mnésiques.

En cas de meurtre ou de mort ambiguë, les forces de l'ordre examinaient systématiquement les derniers instants de la victime, sans que cela requière l'autorisation de la famille. Pour les neutraliser, le crâne de la victime devait être réduit en miette, ce qui, naturellement, prenait du temps, des efforts et augmentait les risques d'être découvert. Mais j'avais un avantage de taille pour pallier ce détail. Il aurait en outre été dommage de priver le monde de la véritable nature du frère de mon père.

Le spectre mnésique s'était calmé, avec la mort de son propriétaire ; il ne cessait d'osciller dans les airs, lentement, paisiblement, et les extrémités tentaculaires du fantôme s'étaient mollement écartées du cadavre de leur ancien ancrage. Pour la première fois, je découvrais véritablement les traits du frère de mon père ; ses lèvres émincées, ses yeux vides, perdus, et sa face aussi blafarde qu'inanimée. Rien de bien impressionnant, en somme.

Je me baladais un instant dans la forêt mémorielle, plongeant doucement mes mains dans chaque flot de souvenirs qui s'écoulait le long du spectre. Comme dompté par la mort de son maître, il se laissait faire, m'accompagnait dans mes démarches, dans mes recherches. Je finis par trouver le souvenir qui m'intéressait : la rivière prenait une teinte rouge, puis noire, et se tarissait là. La fin de la fin.

Je n'eus même pas besoin de le convaincre, de le cajoler. Le spectre m'offrit gentiment sa main, en la matière du souvenir de sa mort, et je m'attelais à délier soigneusement ce traumatisme de son être. Petit à petit, la rivière se désarticula et devint ruisseau, avant de s'évanouir, et je tenais entre mes mains la seule preuve de son existence, une petite lumière violente qui me servirait de lampe de chevet à éclats bruns et vermeils pour les soirs à venir.

Il y a la robotique, il y a le corps. Et il y a autre chose. J'en suis persuadé. Car sinon, comment aurais-je pu par ma seule volonté convaincre une chose morte de s'offrir à moi, de ne pas me trahir, de se lier à ma vie ? Une chose morte qu'on croyait auparavant soumise uniquement à la loi de la chair et des implants biologiques ?

Ma famille fut très attristée de la mort du frère de mon père, et accablée lorsque son vrai visage fut révélé au monde durant l'enquête. Mais on ne vint jamais m'inquiéter. Le meurtrier, nous dit la police, avait su extraire des extensions mnésiques du défunt l'instant précieux de sa mort, si bien que l'enquête n'avancait pas et n'avancerait sans doute jamais. L'affaire fit la une des journaux. Cela paraissait tout bonnement impossible. On m'appelait le voleur de souvenirs, un justicier mystérieux, génie de la médecine ou mystique impénétrable, qui punissait les mécréants et préservait son identité par le meilleur masque d'entre tous, l'oubli.

Ces surnoms et tournures romanesques ne m'intéressaient pas. Je n'ai plus jamais pris les armes, fait couler le sang ou volé le souvenir d'autrui. Je ne comprends pas moi-même ce don dont le destin m'a doté, mais quelque chose me dit qu'il vaut mieux le recevoir avec humilité qu'avec orgueil. Je ne me suis jamais voulu nécromancien des choses mortes, ni célèbre ; et mon secret ne sera révélé qu'à la fin de ma vie. Non pas grâce aux extensions mnésiques si curieuses qui sont les miennes, car je ne suis jamais parvenu à voir mes propres

XVII

souvenirs autrement qu'en images au creux de mon esprit. Je n'ai pas de spectre mnésique. Aussi, peut-être qu'à ma mort les médecins légistes ne trouveront dans ma tête que du vide ; mais à titre posthume, ce court récit inséré dans mon testament rétablira la vérité sur ma personne, sur ce qui s'est passé. Je ne veux pas qu'on oublie. Je ne veux pas que ma cousine meure une deuxième fois, je ne veux pas qu'on l'oublie, qu'on oublie cette histoire.

Si la médecine veut étudier mon cas, je ne lui lègue malheureusement qu'un corps et un texte, l'un qu'ils savent disséquer et l'autre non. Sachez néanmoins : après avoir volé le souvenir de mon meurtre accompli, j'ai commencé à être moins affecté par les spectres mnésiques des autres. Peut-être que c'est pour ça que je peux les voir et pas autrui, parce qu'ils sont tellement obnubilés par leurs propres souvenirs qu'ils restent dans leur tête et ne veulent pas nécessairement en créer de nouveaux. Moi je n'avais pas ce problème, j'étais en dehors, et je voyais les monstres que nous sommes devenus à force de toucher à la chair.

Une dernière chose. Alors que je pensais n'avoir récupéré qu'une infime partie du spectre de ma victime, je sais maintenant que l'être ne se laisse pas si facilement briser. Si un fragment de lui-même survit encore, il y trouvera une porte et viendra hanter le reste du monde, ceux qui se souviennent de lui. C'est comme être suivi en permanence par une silhouette hurlante qui ne fait pas un bruit.

Je vois des choses mortes. Dont le frère de mon père.

© Prix le Bussy et Perrine Maurel 2020



Née en 1999 et adepte des genres de l'imaginaire depuis la plus tendre enfance, je suis une étudiante en double licence de Lettres modernes – Informatique. La science-fiction fait donc partie de mon quotidien et j'ai le plaisir de pouvoir l'étudier, et maintenant d'en écrire. J'aime me promener dans l'imaginaire des autres et tracer des chemins menant à mon propre jardin secret.

XVIII

Paradisio

Simon Boutreux

Si l'on s'en réfère à l'étymologie biblique, le paradis serait un jardin entouré de murs dans lesquels les bienheureux résideraient après leur mort pour la vie éternelle. Ces privilégiés accédaient au beau verger de part la grande vertu dont ils avaient fait preuve tout au long de leur vie mortelle. Paradisio est une île qui semble offrir cet idéal de béatitude complet et le personnage de Bernard compte bien en profiter. Mais un doute vient s'immiscer et chambouler cette paisible sensation. Car une île, même si elle n'est pas entourée de murs, a pourtant également ses limites. Et le droit d'accès au nirvana n'est plus le même à notre époque qu'il ne l'était avant.

Ludivine Picot,

Membre du Jury du Prix le Bussy 2020

Les rayons obliques du soleil déclinant frappaient la surface de l'océan, le parant d'un bon millier de couleurs. Des mouettes tournoyaient au-dessus d'une crique masquée au regard de Bernard par les frondaisons rebelles de la végétation. Il inspira longuement et l'odeur épaisse, grasse, presque sucrée de la forêt tropicale s'engouffra en lui. Aussi loin que ses yeux voyaient, il n'y avait rien d'autre que l'eau décorée de ses bijoux scintillants. Il changea de position sur la rambarde qui surplombait la forêt et suivait la route tortueuse conduisant au point de vue. Cet endroit était la preuve qu'il n'avait pas à s'en faire, que ce qu'il ressentait n'était que passer. Un simple hoquet cérébral, une passade qu'il évacuerait bientôt. Il était ici, il était *bien* ici.

Paradisio. Le nom possédait une tonalité chaude, sirupeuse, qui collait bien à l'île accueillante. Un oiseau au plumage chatoyant s'extirpa de la jungle luxuriante et lança un long appel enjoué, comme pour confirmer ce que Bernard pensait à l'instant. Il n'aurait voulu être nulle part ailleurs qu'ici, à contempler le soleil se marier à l'océan et la jungle bruisser de cette multitude de vies secrètes. Comment douter de ce lieu, comment oser le souiller avec des doutes et des idées malvenues ? Il secoua la tête et posa les mains sur le bois rugueux de la rambarde, de part et d'autre de ses fesses.

Il aurait voulu se convaincre. Il aurait préféré que ce soit aussi simple mais une part de lui, si infime soit elle, ne parvenait pas à suivre cet ordre. Et ça le rongea, petit à petit. Et ça contaminait sa

XIX

vie autrefois si parfaite, transformant l'île en une prison dorée, une peinture en trompe-l'œil aux teintes nauséuses. Bernard se leva enfin, usé de repousser les assauts de la raison et les images brèves issues de ses cauchemars récurrents. Il enjamba la barrière et ses tongs claquèrent sur le sol ocre de terre battue. Son ombre s'étirait derrière lui, longue, décharnée, et il devenait difficile de croire qu'elle lui appartenait bien. Il posait une main sur les barres de toit de sa jeep orange vif quand un autre véhicule se gara sur le petit parking.

C'était une voiture électrique d'un blanc suspect, en cette saison sèche qui envoyait des trombes d'une poussière rougeâtre coloniser l'île au moindre coup de vent. La portière côté conducteur s'ouvrit sans bruit et un jeune homme s'extirpa du véhicule. Grand, mince, le teint curieusement pâle, il posa sur Bernard des yeux d'un vert qui faisaient concurrence à l'océan tout autour d'eux. Un touriste, songea Bernard. Avec son short à la bonne longueur et ses jambes crayeuses. Pourtant, son regard suggérait l'inverse, et Bernard ne parvenait pas à s'en détacher.

— Bonjour, glissa-t-il au nouveau venu.

— Bonjour à vous, lui répondit le touriste en souriant.

Bernard essayait de se souvenir de ce visage anguleux, de ces dents parfaitement alignées. Est-ce qu'il l'avait déjà vu quelque part ? L'île n'était pas bien grande, à peine une trentaine de kilomètres carrés... Non, il n'avait jamais croisé ce type, ni cette voiture, d'ailleurs. Cependant, il se dégageait de lui quelque chose de familier. Une odeur, une sensation, une prémonition. C'est ce qui le poussa à rester là, un pied sur le parking, l'autre posé sur le marchepied de sa jeep.

— Tout va bien, monsieur ? lui demanda le jeune homme.

Bernard continuait de le dévisager sans s'en cacher. Ici, à Paradisio, il n'avait jamais voulu masquer ses sentiments, ni ses intentions. Il était venu pour rester entier, pour être lui-même, pour adopter l'île autant qu'elle l'adopterait lui.

— Oui, ça va, finit par répondre Bernard. Je suis juste un peu... Chamboulé, on pourrait dire.

— Ah. Ce sont des choses qui arrivent, je suppose. Vous voulez en parler ?

Le jeune homme lui offrit un sourire sincère, doux. Sa question n'avait rien de rhétorique, il voulait vraiment écouter Bernard. Ce qui n'était pas surprenant, à Paradisio. Sur cette île lointaine, hors du monde et du temps, la nature humaine avait retrouvé une bonté perdue depuis des millénaires. Touriste ou non, ce qui paraissait de moins en moins probable, tous finissaient par adopter les coutumes

de Paradisio. D'ailleurs, depuis quand n'avait-il pas vu un touriste, ici ? Un vrai, avec de la crème solaire sur le nez, un appareil photo en bandoulière et des grosses cuisses rubicondes ? Il fouilla sa mémoire, en vain. Si ça se trouve, il était le dernier touriste à être venu ici, il y avait de ça plus de dix ans.

Dix ans. Vraiment, ça faisait si longtemps ? Peut-être même plus que ça. Impossible à dire, à Paradisio, tant chaque jour se coulait dans un autre, comme si la nuit n'existait pas vraiment. Mais elle attendait là, pourtant, juste là, au-delà du soleil, et il commençait à la voir arriver avec sa palette de teintes violacées qui coloraient le paysage autour de lui. Bernard ôta sa tong du marchepied pour se tourner complètement vers le jeune homme qui patientait sans mot dire, son sourire parfait toujours collé à la bouche.

— Pourquoi pas, dit Bernard en haussant les épaules. Si vous jurez de ne pas vous moquer ou de me juger trop vite.

— Ce n'est pas dans mes habitudes, monsieur.

— Et appelez-moi Bernard, vous voulez bien ?

— D'accord. Si vous m'appelez Jim.

— O.K Jim, ça me va.

Ils échangèrent une brève poignée de main et Bernard s'adossa contre la carrosserie de sa jeep. Elle dégagait une chaleur agréable, réconfortante, et il se pressa un peu plus contre le métal. Un autre oiseau, un perroquet dont il avait oublié le nom, passa au-dessus d'eux en traînant dans son sillage de longues plumes noires. Jim le suivit un instant du regard avant de poser ses yeux émeraude sur Bernard. Ces deux billes d'un vert parfait diffusaient un je ne sais quoi d'irréel, un éclat d'un autre monde, peut-être. Bernard croisa les bras sur son débardeur et observa le jeune homme face à lui, cherchant ses mots, essayant de choisir par où il pourrait bien commencer pour que son interlocuteur comprenne ce qui le tracassait depuis des semaines.

— Je vous connais, non ? lui demanda Jim, le prenant de court.

— Euh, je ne vois pas comment...

— Mais si, je vous ai vu quelque part... À la télé, ou bien dans les journaux. Enfin, dans LE journal de Paradisio.

Bernard secoua la tête d'un air modeste. Il était une célébrité locale, sur l'île. Contrairement au continent, il ne se passait presque rien à Paradisio, et si vous faisiez quoi que ce soit de notable, personne ne l'oubliait avant des décennies. C'était agréable, d'être au centre des conversations, des regards, des attentions et des admirations diverses. Bernard pensait qu'il s'en lasserait, que ce n'était pas fait pour lui, autrefois si discret et invisible. Mais, s'il était

vraiment honnête envers lui-même, il aimait ça, il appréciait ce statut. Sinon, il aurait fui Paradisio depuis longtemps...

— Ouais, je vois, avoua-t-il à Jim. Le naufrage, c'est ça ?

— Ah oui ! Vous avez sauvé combien de personnes déjà ? Vingt ou trente ?

— Trente-sept. Je le sais parce que c'est un vrai bordel d'organiser un repas tous les ans pour les revoir... Surtout que depuis, il y a des enfants en plus, alors...

— Je suis désolé, je ne vous avais pas reconnu, sur le coup. C'est juste qu'on ne s'attend pas à tomber sur un héros comme ça, au détour d'un chemin sur le Mont Kaçapaï, à la tombée de la nuit.

— Bah, Paradisio n'est pas si grand que ça, Jim, ça devait bien arriver un jour ou l'autre. J'en déduis d'ailleurs que vous êtes du coin, et non pas un voyageur ?

— Oui, ma famille possède une ferme, pas loin de la côte Est. Je ne sors pas très souvent.

Bernard opina. Il ne s'aventurait presque jamais par là. Il n'y avait que des exploitations agricoles, champs de cannes à sucre, caféiers, bananiers, distilleries de rhum... Il comprenait mieux pourquoi il n'avait pas croisé Jim auparavant. Il se demanda néanmoins ce que sa famille cultivait, sur la côte Est. Quelque chose qui devait rapporter, pour qu'il puisse se balader avec une voiture pareille. Même si le coût de la vie était dérisoire ici, un véhicule électrique flambant neuf ne poussait pas sur les arbres...

— Je suis heureux de vous rencontrer, en tous cas, continua Jim en tendant de nouveau sa main à Bernard.

Ce dernier la serra brièvement et fit signe au jeune homme de le suivre. Il retourna s'asseoir sur la rambarde face à la mer et Jim le rejoignit sans prononcer un seul mot. L'océan retrouvait une couleur plus sombre et les premières étoiles s'accrochaient à son miroir en clignotant faiblement. Jim exhiba une bouteille sous le nez de Bernard qui se demanda d'où elle sortait. Il aurait juré que le jeune homme avait toujours eu les mains vides, jusque-là. Il avait dû détourner son attention quelques secondes, le temps que Jim se penche dans sa voiture, attrape la bouteille et vienne vers la rambarde. De toute façon, songea-t-il en enroulant sa main autour du goulot de la bouteille qu'on lui tendait, ça n'avait aucune importance...

— Si vous voulez bien trinquer avec moi, Bernard, lui glissa Jim d'un ton admiratif. C'est du rhum produit par ma famille. J'en ai toujours une ou deux bouteilles avec moi. Mon oncle dit que c'est à ça qu'on juge un homme. Pas à sa couleur de peau, son argent ou son apparence. Mais au fait qu'il soit assez intelligent pour ne jamais aller

loin sans la seule chose qui compte, à Paradisio : le meilleur rhum vieux qui soit.

— Un sage homme que votre oncle, lui répondit Bernard en riant.

Il inclina doucement la bouteille vers ce qu'il restait du soleil, aplati au-delà des confins de l'océan, afin d'observer le liquide ambré prendre feu dans sa carapace de verre sombre. Il dévissa le bouchon et porta le goulot à sa bouche sous les yeux inquiets de Jim. Le rhum caressa sa langue, puis sa gorge, pour tracer un chemin tiède jusqu'à son estomac. Bernard redonna la bouteille à Jim en s'essuyant les lèvres. C'est à peine s'il avait senti la brûlure de l'alcool, tant le rhum était délicat. Il ne restait qu'une douceur veloutée dans sa bouche, un goût fumé et fruité à la fois, ainsi que l'envie de s'octroyer une nouvelle gorgée pour voir si elle serait aussi fameuse.

— C'est sans doute le meilleur rhum que j'ai bu ici ! avoua-t-il à Jim.

Ce dernier lâcha un soupir. Bernard lisait sur les traits du jeune homme un soulagement immense, comme celui d'un pauvre hère qui se rend compte que les dieux apprécient ses offrandes. Bernard aurait pu lui dire qu'il n'était qu'un homme. Il aurait pu lui avouer qu'il enfilait son pantalon de la même manière que tout le monde : une jambe à la fois. Mais il n'en avait pas envie. Il vivait avec ces regards et ces gestes d'affections depuis des années et jamais il n'avait joué la carte de la fausse modestie. Il avait sauvé ces gens. Il méritait bien qu'on le traite ainsi et il n'abusait pas outre mesure de sa position.

— Alors, Bernard, est-ce que ce rhum vous aide à remettre de l'ordre dans vos idées ? lui demanda Jim en buvant à son tour.

Jim acquiesça et haussa les épaules en même temps, dans un curieux geste ambigu. L'alcool, au lieu de le libérer ou de l'apaiser, l'emplissait d'un doute nouveau. Oui, il voulait parler, cracher ce qui l'empoisonnait. Mais une part de lui craignait de le faire parce qu'une fois libérés, ce qui n'étaient que possibles cauchemars prendraient alors une texture plus réelle. Est-ce qu'il parviendrait à les renier, à les oublier, après ça ? Il étudia encore Jim, cherchant dans l'attitude du jeune homme une bonne raison de se taire.

Non. Il devait se confier. Il se sentait devenir cinglé, chaque jour dégradant un peu plus sa psyché, à la manière d'un rat pris au piège dans une boîte qui gratte frénétiquement pour s'en échapper. Ressasser ces pensées qui le harcelaient n'était pas bon, pas du tout, et transformait Paradisio en une île banale, simple caillou posé au milieu du néant. Et Paradisio n'était pas fait pour devenir ça. Jim ferait un bon confident. Il était un étranger, un type habitant l'autre bout de l'île et qu'il ne risquait pas de revoir de sitôt, une fois la soirée

passée. Cet instant, cette rencontre improbable, tout ça tombait à point nommé. Comme souvent sur Paradisio, songea Bernard. Il avait l'impression d'être sous la protection d'une bonne étoile surpuissante, depuis son arrivée ici. Il suffisait qu'il ait besoin de quelque chose, vraiment besoin, et il n'avait qu'à scruter les alentours pour le trouver. L'arrivée de Jim rentrait dans la case « miracle en faveur de Bernard » et il décida de ne pas renier ce qui veillait sur lui à Paradisio.

— Vous connaissez mon histoire, donc ? s'enquit-il auprès de Jim qui lui tendait de nouveau la bouteille.

— Hum hum, répondit le jeune homme en croisa les bras. Enfin, juste ce que j'ai pu en lire ou en entendre. Alors disons que j'en connais une partie, mais que j'ignore ce qui est vrai ou non.

— Vous en savez assez, je suppose. Pas la peine de ressasser mes exploits ici, je ne suis pas là pour ça.

— Comme vous voudrez, lui dit Jim. Moi, je vous écoute. Si vous voulez me raconter la fabuleuse histoire de Bernard Portier, la version avec le plus d'effets spéciaux possibles, allez-y. Je suis là pour ça, moi.

Bernard ria de bon cœur en observant la mine sincère et réjouie de son interlocuteur. Les ultimes rayons du soleil s'accrochèrent aux petites perles d'émail parfaites qu'il apercevait entre les lèvres du jeune homme. Les étoiles brillaient de plus en plus fort et une lune gigantesque, tellement grosse qu'on aurait pu croire qu'elle s'apprêtait à s'écraser sur l'île, prit le relais de l'astre du jour. Bernard s'octroya une nouvelle rasade de rhum avant de se tourner vers l'océan qui revêtait sa robe de nuit.

— Je me souviens d'autre chose, murmura-t-il en direction des flots.

— Pardon ?

— Je me souviens d'un autre endroit, répéta Bernard un peu plus fort.

— Là où vous habitiez avant ?

— Je ne sais pas. Je n'en suis pas certain. C'est à la fois flou et très précis, vif. C'est réel et imaginaire. C'est...

Bernard se frappa la cuisse du poing assez fort pour en avoir mal. Les mots lui manquaient pour exprimer ce qu'il voyait parfois, au cœur de la nuit ou même en plein jour. La question de Jim ne l'aidait pas à se sentir mieux. Parce qu'il ne se souvenait pas de cet avant. Il revoyait son arrivée sur Paradisio. Sa vie parfaite, le soleil, l'océan, la jungle, les habitants de l'île et les animaux. Le naufrage d'un petit bateau de croisière, son sauvetage héroïque, la ville qui le traitait en

véritable idole, son existence plus douce que tout ce dont il aurait pu rêver. Mais comment était-il venu ici, lui ? Et quand ? Il fronça les sourcils, plissa le front, força sa mémoire à lui offrir n'importe quelle bribe de souvenir qu'il aurait pu exploiter pour remonter le fil de son passé. Rien. Comment pouvait-on oublier ça ? Il frissonna en dépit de la tiédeur de la nuit tropicale et balaya, pour la énième fois, ces questions dont les réponses lui mettaient le trouillomètre à zéro.

— Bon, lui dit Jim en se penchant vers lui pour lui offrir un de ses sourires que Bernard commençait à trouver un peu trop beau, ce n'est pas grave. On va procéder autrement. Et si vous me décriviez ce que vous voyez ? Parce que c'est ça qui vous arrive, non ? Vous voyiez quelque chose ? Imaginez que ce sont des images, des tableaux que vous essayiez de les reproduire pour moi sur une toile.

Bernard hocha la tête. Oui, c'était exactement ça. Des flashes aveuglants contenant des scènes sans queue ni tête. Des moments d'éternité contenus dans une ou deux secondes, durant lesquelles il se sentait impuissant et faible. Jim était bien plus clairvoyant et sage que son apparence juvénile le laissait croire. Bernard inspira longuement comme un homme qui s'apprête à sauter du haut d'une falaise dans un lagon turquoise. Il aurait pu faire marche arrière, juste là. Il aurait pu reculer de quelques pas et faire demi-tour. Au lieu de ça, il laissa les yeux immenses de Jim le convaincre d'abandonner la terre ferme dans son dos pour plonger à la rencontre de l'eau stagnante où flottaient les dépouilles gonflées de ses cauchemars.

— C'est une pièce, que je vois. Un plafond. Il y a une rampe de lumières, des néons, au-dessus de moi. Et comme des plaques autour, blanches. Les néons sont emprisonnés dans une vasque transparente et j'ai dû mal à les regarder en face. Parfois, ils sont éteints et je distingue à peine le plafond.

— C'est tout ? lui demanda Jim après une longue pause durant laquelle Bernard cherchait ses mots.

— Je veux tourner la tête, lui confia enfin Bernard. J'essaie de le faire. Mais ça ne marche pas, mon cou refuse d'obéir et je ne vois que ça, un foutu plafond. Je le regarde pendant ce qui semble être des heures mais ça pourrait tout aussi bien durer dix secondes...

— Un cauchemar... ? hasarda le jeune homme.

Bernard émit un grognement avant de boire encore au goulot. L'alcool commençait à faire son effet et il se sentait nimbé d'une sorte d'aura chaude, réconfortante, comme s'il s'enveloppait dans une couverture par une froide nuit d'hiver. *Hiver*. Ce mot sonnait faux, à Paradisio. S'il ne se rappelait pas d'où il venait, il se souvenait de l'hiver. Du concept de cette saison, du vent glacial qui sifflait dans

les gouttières et des feuilles mortes qui tourbillonnaient en une sarabande infernale au cœur de jours gris. Il avait connu ça ? Il se gratta machinalement le menton et sa barbe de deux semaines produisit un bruit d'insecte fureteur. Il n'avait pas besoin de plus de questions, ce soir. Tout ce qu'il désirait était des réponses, qu'elles lui plaisent ou non était sans importance.

— Non, finit-il par répondre au jeune homme. Non, ça ne ressemble pas du tout à un cauchemar. Je sais ce qu'est un cauchemar, et ça, c'est autre chose. Et puis, si c'était un cauchemar, ça n'arriverait que quand je dors, pas vrai ? Alors comment vous expliquez que ça me tombe dessus sans prévenir, en pleine journée, quand je suis en train de me baigner, de manger, de conduire... ?

— Donc, c'est un plafond auquel vous pensez, et ce n'est pas un cauchemar. Excusez-moi de me faire l'avocat du diable, mais pourquoi c'est si important à vos yeux ? En quoi ça vous empêche de vivre votre vie à Paradisio ?

— Parce qu'il y a autre chose, Jim. Je ressens une menace, une prémonition. Il y a autre chose que ce plafond, dans mes visions. Un univers plus vaste que je n'arrive pas à distinguer. Je sais que ce n'est pas qu'une espèce d'illusion ou d'image fixe. Comme je l'ai déjà dit, parfois, il fait nuit, et les néons sont allumés. D'autre fois, les tubes sont éteints mais une lumière filtre tout de même jusqu'au plafond, comme s'il faisait jour et qu'une fenêtre laissait pénétrer le soleil... Et il y a des sons... Toujours les mêmes, ou presque. Des « bip » stridents et un curieux bruit de suction. Des voix, peut-être, mais je n'en suis pas certain à cent pourcent...

Bernard s'arrêta, à bout de souffle. Se confier lui faisait l'effet d'avoir ôté de ses épaules un sac à dos rempli de fonte. Il se sentait mieux, plus léger, mais aussi terriblement engourdi et vidé. Il avait fantasmé cet instant. Il l'avait pensé encore et encore, ce déballage, dans différents lieux, avec différents interlocuteurs, et il s'imaginait qu'il se sentirait transcendé, plus fort que jamais, après ça. Mais il comprenait à l'instant que ça ne suffisait pas, que cette discussion ne faisait même qu'empirer la situation. Ainsi qu'il le redoutait, les mots donnaient corps à ses pensées, ils projetaient dans le vrai monde ce qui n'étaient auparavant que fadaïses.

— Il faut penser à autre chose, lui glissa Jim d'un ton cajoleur. Il le faut. Et si vous vous changiez les idées ? Allez donc à Jalapeño, dans un bar, par exemple.

Une bourrasque secoua la jungle, réveillant quelques oiseaux qui piaillèrent de colère, et Bernard sentit la sueur sur son visage devenir un masque glacé. La principale ville de Paradisio offrait bien des

distractions, Jim avait raison. On y trouvait tout ce dont un homme rêvait. Bouges sombres, fêtes bruyantes, milliers de lumières qui se reflétaient dans le port, parades et feux de joie sur la plage de sable blanc. Et puis il y avait d'autres sources de plaisir... Des femmes aux corps élastiques, des jeunes et des expérimentées, des colosses au torse d'ébène dont les muscles roulaient sous la peau et aux bras plus puissants que ceux d'une divinité sortie de l'océan... On trouvait de tout, à Paradisio, et pour un héros comme lui, il n'y avait qu'à décocher un sourire pour obtenir les faveurs de n'importe qui.

— Non, parvint à croasser Bernard. Non, je ne veux pas me changer les idées ! Je veux en finir avec ça !

— Allons... Je suis certain qu'après une bonne nuit d'amusement, tout ira mieux... Je peux venir avec vous, on finira la bouteille sur une plage avant de dévaliser un bar ! Et tout ça, votre plafond ou je ne sais quoi, ça vous semblera vraiment idiot. Et on en rira, promis !

— Non !

Il avait presque hurlé, cette fois. Jim commençait à l'agacer avec son ton doux et hypnotisant. Ce type ne pouvait pas comprendre ce qu'il traversait, l'effet que ça faisait de se sentir arracher à cette île superbe plusieurs fois par semaine pour retrouver cet endroit. De quel droit traitait-il son expérience de la sorte, la rejetant comme si elle n'était qu'un délire, une brouille ?

— Je crois que vous feriez mieux de partir, Jim, dit-il au jeune homme en se levant de la rambarde.

— Bon, lui répondit Jim d'un air déçu. C'est vous qui voyiez, Bernard. Mais je reste persuadé que vous trouveriez de quoi aller mieux, en ville. Et si vous changez d'avis, vous savez où me trouver, maintenant.

— Parfait, conclut Bernard d'un ton sec.

— En tout cas, je suis heureux d'avoir enfin fait votre connaissance, Bernard. Et j'espère que nous nous reverrons un jour.

— Peut-être bien. Paradisio n'est qu'une île, après tout...

Bernard serra la main du jeune homme et le regarda retourner vers sa voiture avec la bouteille de rhum qui pendait au bout de son bras. Il ouvrit la portière et se glissa dans l'habitacle avant de démarrer son véhicule qui produisait un chuintement à peine audible. Les phares aux reflets bleutés balayèrent le parking, léchèrent la vieille jeep poussiéreuse de Bernard et se fixèrent sur la route en lacets qui descendait la montagne. Bernard entendait encore son dernier mensonge résonner dans son crâne. Plus jamais il ne voulait revoir Jim. Tout d'abord parce qu'il se sentait un peu honteux d'avoir exposé la partie la plus secrète de sa vie devant un étranger, ensuite

XXVII

parce que ce type n'était pas si bon pour lui qu'il l'avait pensé au premier abord. Il n'avait jamais apprécié qu'on lui dise quoi faire ou qu'on prétende savoir ce qui était le mieux pour lui. Il y avait quelque chose derrière les visions, quelque chose d'important, de crucial. Se soûler à en dormir deux jours d'affilée ou se noyer dans une mer de jeunes corps bronzés par le soleil de Paradisio ne lui permettrait pas de découvrir de quoi il retournait.

La lune prenait une teinte jaunâtre, malade, et il se détourna de l'océan. Il devait trouver une solution, une réponse, n'importe quoi qui lui permettrait de reprendre le court de sa vie merveilleuse à Paradisio. Bernard soupirait en enjambant une nouvelle fois la rambarde pour regagner sa Jeep, quand le sentiment revint à l'assaut. Ça ressemblait à un léger picotement aux niveaux des tempes, comme une démangeaison subtile. Ce qu'il avait devant lui, sa voiture, le parking, le ruban d'asphalte éclairé par la lune, tout ondula, se fripa, et Bernard sût que les visions revenaient à la charge.

C'était plus fort, à présent, et la démangeaison dans son crâne devint une force terrible qui menaçait de lui broyer la cervelle. Il porta les mains à son front en hurlant et tout s'arrêta soudainement, dans un flash étourdissant. Il n'était plus à Paradisio. Il était revenu dans cet endroit mystérieux, il contemplait ce foutu plafond avec ces foutus néons. Un cliquetis, un grattement sec, se joignait aujourd'hui aux bruits habituels. Et il distinguait d'autres éléments. Des odeurs. Désinfectant, sueur, et, bien plus fort, l'arôme inimitable de la merde. Bernard enregistrait le moindre détail pour les analyser plus tard. Il savait d'expérience que le voyage ne durerait pas bien longtemps. Que d'ici quelques secondes, il serait à Paradisio, sur le parking, avec un mal de tête carabiné, sans doute.

Mais le temps passait, s'étirait, le plafond devenait de plus en plus net, les bruits de plus en plus précis et les odeurs de plus en plus agressives. Bernard essaya de bouger. Un instant, il y parvint, sa vue du plafond changea, bascula, ses yeux obéirent enfin. Il distinguait une forme, non loin de lui, sur sa droite. Un corps, dans un lit médicalisé, un corps obèse dont la tête paraissait minuscule, en comparaison. Il voulut tourner les yeux de l'autre côté, celui d'où venait la plupart des sons, mais ses globes oculaires refusèrent et revinrent à la place se fixer sur le plafond à la manière d'un élastique qui retrouve sa forme originelle.

— Euh ?

Une voix lui parvenait. Pour la première fois, il entendait une voix ! Bernard se raidit et se concentra pour tenter de lancer son regard de ce côté, sans plus de succès. La voix, plutôt jeune,

XXVIII

nasillarde, ressemblait à celle de Kermit la grenouille. Elle paraissait venir de très loin, telle une station de radio longues ondes qui franchit les océans et les montagnes, mais Bernard saisissait pourtant chacun des mots qu'elle prononçait.

— Il a bougé, non ? Ses yeux, là, ils se sont tournés vers son voisin ?

— Mais non... intervint une nouvelle voix, plus autoritaire et vaguement familière. Non, tu délirés, Ben...

— Je te jure que si ! Je l'ai vu...

— Change plutôt sa couche au lieu de raconter des conneries ! Il refoule ce mec, et s'il y a un seul endroit qui bouge, c'est bien son trou du cul !

Il partit d'un rire joyeux. Bernard entendait bien la conversation mais peinait à la comprendre, comme s'il écoutait un dialogue dans une langue étrangère dont il ne possédait que quelques rudiments. Les mots étaient familiers mais le sens de leurs phrases restait un mystère.

— Je l'ai fait avant-hier, rétorqua celui appelé Ben. C'est à ton tour !

— Avant-hier ? Je comprends mieux pourquoi ça pue comme ça... C'est tous les jours qu'il faut le faire !

— Bah, c'est pas comme s'il pouvait s'en plaindre, hein.

— Tu sais combien payent ces gens, pour vivre une autre vie, une meilleure que celle du vrai monde, à ce qu'il paraît ?

— Plus qu'on ne gagnera jamais...

— Ouais. Et une partie de cet argent tombe dans ta poche, pour te payer. Alors change les couches tous les jours, et même plusieurs fois si besoin est, vu ? Et puis, tu n'as pas un oncle plein aux as dans un autre centre ? Imagine qu'un type comme toi s'occupe de lui ? Est-ce que ça te plairait ?

— Ouais, bon, O.K. Mais, s'il te plaît, est-ce que tu peux faire venir un responsable ici ? Je te promets que j'ai vu ses yeux bouger !

— Je sais qu'il a eu une réaction aux produits, ces derniers jours. Et c'est pour ça que je me suis connecté à sa réalité, pour tenter de le convaincre d'oublier ce dysfonctionnement. Mais un minuscule sursaut de son cortex ne peut pas suffire pas à l'extirper de sa simu' ! C'est impossible !

Bernard reconnaissait la voix, à présent, il l'associait au visage angélique de Jim. Ça n'avait aucun sens, aucun. Il ne parvenait pas à connecter les points entre eux, à lier les indices, et il n'avait plus aucune envie de découvrir ce que les visions signifiaient. Il voulait

XXIX

retrouver Paradisio et ne plus jamais la quitter, il avait été stupide de seulement évoquer le contraire.

— Tu sais quoi Ben, continua la voix qui ressemblait à celle de Jim, on va augmenter le dosage, juste un peu.

— C'est pas dangereux ?

— Pas plus qu'un client qui se réveille en pleine simu'. Pas besoin d'alerter un responsable pour ça, d'accord ? Et change-moi sa putain de couche, tu veux ?

Bernard tendait l'oreille mais les voix se taisaient. Un léger cliquetis s'ajouta aux autres bruits et une onde de chaleur gicla dans son crâne, brûlant ses paupières, lui donnant envie de s'arracher les yeux. L'onde augmenta, étouffant sa vision du plafond, balayant les bruits autour de lui, recouvrant les horribles odeurs.

Des vagues turquoise s'écrasaient avec paresse sur les galets noirs, faisant trotter les mouettes et retournant des petits crabes verts sur le dos. L'horizon, aussi bleu que la mer, se fondait en elle, disparaissait, comme si les flots n'étaient que le prolongement du ciel. Le soleil chauffait sa peau bronzée, diffusait sa chaleur jusqu'à son cœur, et Bernard soupira d'aise en portant à ses lèvres un verre glacé rempli d'un Mojito bien tassé. Plus tard, il irait en ville, il se soulerait, il danserait, il se réveillerait dans un autre lit que le sien, avec une fille à la peau sucrée à ses côtés.

Parce que c'était ça la vie ici, à Paradisio.

© Prix le Bussy et Simon Boutreux 2020



Simon Boutreux officie dans de multiples genres : polar, thriller, SF, fantastique. Bercé par les classiques, il est un lecteur éclectique capable de dévorer aussi bien l'œuvre de Jules Verne ou de Shakespeare que celle de King, Matheson ou encore Lovecraft. Récemment captivé par le style de Cormac McCarthy ou encore celui de Bradbury et par l'imagination fiévreuse de Philip K. Dick, son écrivain favori serait une mosaïque de tous ces auteurs. Côté publications, il a deux romans noirs à son actif et une douzaine de nouvelles SF et fantastique.

Rêve de mort

Paul Hanost

La mort, et la transmigration des âmes constitue une interrogation récurrente dans l'œuvre de Paul Hanost. Celui-ci, qui place ses romans et ses nouvelles dans un univers parallèle proche du nôtre et dans lequel se meuvent les peuples des Sharkas, dans une culture imprégnée de celles des steppes de l'Asie centrale, entame ici son récit par la mort de l'écrivain, une mort banale, causée par un accident de voiture, et son irruption dans le monde des hommes-félins.

QUAND L'ECRIVAIN MOURUT, une grande lumière l'aveugla. Puis cette clarté éblouissante ne fut plus qu'une lueur fumeuse, qui baignait une grande cité noyée de brouillard. Il distingua des tours grises, hautes de centaines d'étages, au pied desquelles se trouvaient des échoppes aux vives couleurs.

Des gens, de toutes races, se bouscuaient. Dans la foule apparaissaient, ça et là, d'étranges hommes-félins au léger pelage jaune ou brun.

L'écrivain se souvint qu'il était mort.

Une voiture l'avait renversé et écrasé, il se rappela la brève vision qu'il avait eue de son corps disloqué avant d'être aspiré dans un tunnel noir vrombissant et d'être exposé à la merveilleuse lumière d'un blanc doré.

Il se sentit perdu... Cette foule insolite s'écoulait comme un fleuve terne, d'un gris parfois taché de bleu et de rouge. Les hommes-félins, torse et pieds nus dans la touffeur, ne suscitaient aucune curiosité.

L'air piquait, on entendait la rumeur des voix.

Où était-il? Il avait lu le Bardo Thödol, le livre des morts tibétain, qui mentionnait la lumière et les hallucinations. Tout provenait de son propre esprit... Il eut beau se le dire : rien ne changeait! Alors, il eut peur... et l'illusion, ou la réalité, se fit plus pressante. Une fille brune lui marcha sur le pied et s'excusa en français.

Elle lui dit :

— Vous êtes l'écrivain. Attention aux Sharkas, ils se glissent partout. Ils sont puissants, vous avez tort d'en parler!

— Les Sharkas ? »

— Les hommes-félins, bien sûr ! Il y en a de plus en plus. Nul ne sait ce qu'ils veulent, ni pourquoi ils s'introduisent chez nous. Êtes-

vous sûr d'avoir voulu ce destin ? Soyez prudent ! »

Elle se sauva. Personne, excepté la fille brune, ne faisait attention aux Sharkas. Ceux-ci semblaient indifférents à l'humanité qui les entourait. Ils avaient des masques de sphinx.

L'écrivain se souvenait très bien de son nom, Farkas Wolf, et de sa vie d'auteur obscur. Aurait-il une seconde chance?

Bientôt, il eut faim et soif. Il s'approcha d'une taverne. Pas d'argent, aucune carte de crédit... Il se débrouillerait ! Wolf commanda des spaghettis et une bière, puis attendit en observant les alentours.

Les dîneurs offraient le même spectacle contrasté que la foule au dehors. L'un d'eux se leva et partit sans payer.

La nourriture et la boisson étaient-elles gratuites?

On verrait bien.

Un homme blanc, de haute taille, vint s'asseoir à sa table.

— Vous êtes écrivain ?

— Oui...et vous ?

— Jean Colin, avocat, que pensez-vous de l'imagination ?

La question était étrange, la réponse pouvait avoir des conséquences imprévisibles.

L'écrivain se risqua. Qu'avait-il à perdre, puisqu'il était déjà mort ?

— Elle est le ferment de la liberté, la clef de l'avenir.

Mais quel avenir ?

— Où suis-je ? demanda-t-il à son tour.

— Sur la planète Ovide, à des milliers d'années-lumière de la Terre.

L'homme commanda, lui aussi, des spaghettis et une bière. Ils mangèrent en parlant d'Ovide et de ses peuples humains, ichkayas ou sharkas.

Les Ichkayas constituaient une fédération axée sur la liberté et la tolérance. Ils incitaient les autres espèces à s'intégrer dans une culture universelle. Les humains étaient des colons venus de plusieurs mondes en proie aux guerres, dont la plus sanglante était le vieux conflit judéo-arabe.- 711 Les Sharkas descendaient de criminels abandonnés sur Ovide, bien avant l'arrivée des Humains, par l'empire de Sharkgol qui assurait ainsi la diffusion et la diversification, donc la survie à long terme, de l'espèce Sharka. Telles étaient les explications de Colin.

— Ici les consommations sont gratuites, c'est la résurrection de la divinité locale. Nous prendrons le café chez moi.

L'ascenseur les déposa au cinquantième étage. Colin habitait un luxueux appartement, décoré d'estampes japonaises. Sur les étagères

se trouvaient de vieux livres de science-fiction, des fanzines rares et insolites.

Le collectionneur n'y vivait pas seul.

Wolf vit, allongés sur un divan, une grande fille sharka, bâtie et musclée comme une lionne, et un gracieux adolescent de la même espèce. Tous deux étaient couverts d'un fin pelage brun et arboraient une crinière noire. Ils portaient le même pagne bleu.

— Café turc, pour deux, dit Colin.

— Avant toute chose, mon ami, je dois vous révéler ceci. Vous croyez être mort et vous pensez exister encore dans un rêve. Il n'en est rien ! On a occulté une partie de votre mémoire consciente et stimulé votre inconscient. Vous étiez bien Farkas Wolf dans une vie antérieure...

— Pourquoi ? Je n'y comprends plus rien...

— Je le sais, moi ! Votre karma est d'écrire. Le karma n'est pas une rétribution des actes bons ou mauvais, c'est l'acquis psychologique de cette vie et des existences précédentes, ainsi que la volonté supraconsciente. Je sais parfaitement ce que l'on vous a fait et pourquoi. Vous vous êtes appelé Farkas Wolf, mais votre nom actuel est Georges Sace. Vous avez vingt et un ans, en temps terrien, soit près de dix-huit sur Ovide. Vous avez publié tout récemment une nouvelle : « les Mystérieux Inconnus ».

— Donc, je suis Georges Sace et je vis sur Ovide, j'écris des nouvelles...

— Et vous êtes publié dans Shambhala : les Cycles Féliques. Il s'agit d'aventures étranges qui relatent des rapports bizarres entre les humains et les Sharkas.

Le garçon apporta un plateau sur lequel fumaient deux tasses en porcelaine, en traînant ses pieds nus sur le tapis de soie chinois. Sace, puisque maintenant il s'appelait ainsi, examina le jeune Sharka.

Très humanoïde en dépit de son pelage ras, il avait des vibrisses tombantes et un visage camard, presque mongol. Ses yeux fendus brillaient d'un éclat jaune-vert. Il répandait une odeur légèrement musquée.

— On s'y habitue vite, dit Colin, comme sa soeur, il est très... caressant. Mais on ne sait pas ce qu'ils pensent vraiment. C'est aux Sharkas que vous devez vos ennuis, je le suppose. On les surnomme Baras, Tigres... Ils ne doivent pas aimer vos Cycles Féliques.

Comme ils buvaient, la fille vint jouer d'un instrument à deux cordes. Elle chanta d'une voix profonde et rauque, un chant ample et monotone dont Sace ne comprenait pas les paroles.

— Elle, c'est Yourak, son frère est Djali. Je les ai empruntés à un

clan de la ville. Ils font tout. Si vous voulez, je vous en prête un pour la nuit. Vous logez chez moi. Les Sharkas, ou Baras, vivent en tribus, où les femelles et les adolescents peuvent coucher avec tous les mâles adultes. Ils mettent aussi leurs biens en commun, mais seulement dans le cadre du groupe. Ils constituent volontiers des sociétés religieuses pour éluder l'impôt...

D'un geste, Colin congédia la fille sharka.

— Maintenant, nous pouvons parler : je crois qu'ils ont aussi pour tâche d'espionner les Humains. Je suis, comme vous, un Dionysiaque, un adepte de l'Imagination et du Rêve. Mais pour votre mésaventure, il y a deux explications : les Tigres ou les Appoliniens. »

Colin expliqua que la société ovidienne était divisée en deux factions : l'une axée sur l'imagination et l'autre fondée sur l'organisation. Il ne s'agissait pas seulement de politique, mais d'art et de philosophie, de sexualité aussi.

Les Sharkas entraient dans l'une ou l'autre faction, en dissimulant leur pensée véritable, par opportunisme. C'était un peuple secret, rusé et méfiant...

Après environ une heure de conversation, Sace se mit au lit avec la fille.

Il caressa le léger pelage lustré, soyeux, en l'écoutant ronronner. Il sentit les ongles rétractiles lui chatouiller le dos entre omoplates, et cela l'électrisa.

Le visage, à demi léonin, resta impassible et les yeux obliques, aux larges iris d'un rouge fumeux, brillaient d'une lueur sournoise.

— Cela te plaît, Yourak ?

Sous les doigts de Sace, les mamelons avaient durcis. Yourak avait des seins comme ceux d'une jeune femme, hauts et fermes. Il entra en elle, elle feula au rythme des reins de Sace.

Le plaisir fut une explosion de lumière d'un blanc doré, presque aussi belle que celle qu'il avait vue en mourant.

— C'était bon, gronda-t-elle, pouvez-vous le faire plusieurs fois de suite, en une nuit ?

— Je vais essayer. As-tu quelque chose à boire ?

Elle lui servit du vin rouge, très aromatisé. Tout en buvant, l'écrivain questionna la fille.

Les Sharkas de son clan s'étaient installés en ville depuis quelques années. Avant, ils élevaient des « élans » et des « rennes » ; ils vivaient sous la tente et se déplaçaient d'un pâturage à l'autre, suivant la saison ou les alliances politiques. Colin était leur ami. Un avocat qui les informait et défendait leurs intérêts. Pour cette raison, Yourak et Djali le servaient : le clan ne pouvait payer autrement.

Tout en parlant des siens, Yourak remplit de nouveau les verres. Sace l'avait pas vraiment vu laisser tomber un granulé dans le sien... Il était encore comblé, sans crainte aucune.

Il sirota son vin en confiance, en demandant des détails sur les Jeux Sacrés qui déterminaient la place des Sharkas dans la hiérarchie des clans. Il voulait savoir si ces clans, matrilinéaires et matrilocaux, n'étaient pas en réalité des coteries de femelles du même sang. Ainsi, seuls les mâles dominants, cooptés par les mêmes dirigeantes, avaient accès aux femelles. Les autres étaient homosexuels. Il entendit à peine la voix de Yourak et s'immergea, peu à peu, dans une chaude torpeur.

Elle mentionnait, comme critères principaux de sélection rituelle, l'intelligence et la volonté. Les surdoués étaient traités en princes et recevaient, autant que possible, une éducation supérieure. On leur réservait, très souvent, les fonctions de procréateurs et de chefs. Une aristocratie fondée sur les forces de l'esprit !

Les Cycles Févides ! Il s'éveilla au milieu d'une phrase concernant les récits qu'il publiait dans Shambhala. Oui, il se souvenait ! Il était Georges Sace et il écrivait des nouvelles. Il parlait justement d'une très ancienne revue, consacrée à l'étrange, dont son oncle avait possédé la collection complète. Il y avait puisé l'idée et les thèmes des Cycles Févides... Pourquoi lui avait-on joué ce tour, et dans quel but Yourak l'avait-elle guéri ? Elle avait bien mis quelque chose dans son verre...

Peur savoir quoi ?

Sace était couché sur le lit défait, qui sentait la sueur humaine et l'odeur musquée de Yourak.

La fille sharka était accroupie, nue, sur le tapis et le regardait fixement.

— Vous êtes très savant, gronda-t-elle, et même trop ! il va falloir me suivre...

Sace rit.

— Tu es la servante de mon ami Colin, que me chantes-tu là ?

— Vous le savez bien, les Cycles Févides...

— Allons, ce ne sont que des contes !

— On vous paye très bien, surtout pour une revue à tirage moyen. Cela ne vous étonne jamais ?

C'était curieux, en effet. Mais Sace se contentait du résultat. Il vivait des Cycles Févides. Mais s'il ne trouvait pas un prompt remède à cette situation, il allait peut-être en mourir. Il appela :

— Colin ! Colin ! Le large nez de Yourak se plissait d'hilarité. L'avocat ouvrit la porte.

— Cette fille prétend que je dois la suivre.

— C'est la stricte vérité.

— Pourquoi ?

Colin se gratta le ventre sous sa robe de chambre vert bouteille et sourit.

— Je pense tout expliquer par un vieux proverbe tartare : si tu en sais trop, on te pendra ; si tu es trop modeste, on t'écrasera.

Sace, drogué, inconscient, était dans une voiture à coussin d'air qui filait sur la steppe aux couleurs vert de jade. Yourak conduisait.

Sur l'étendue pareille aux vagues d'une mer immobile, des cavaliers manœuvraient autour de tentes coniques. On y voyait aussi de solides tracteurs et de grandes roulottes. Les nomades se modernisaient.

Sace reprit conscience. Il gisait sur un lit de fourrures avec, à portée de main, un thermos et une tasse. Il faisait chaud, la tente sentait le lait sûri et le tabac.

— Du thé au beurre salé, précisa le vieux Sharka à moitié pelé qui le surveillait, vous êtes notre hôte honoré... tant que vous n'essayez pas de partir ! Il y a longtemps que nous vous attendions.

— Les Cycles Férides ?

— Bien sûr. Notre hraan n'aime pas ce que vous écrivez, mais alors pas du tout !

Sace pensait aux télépathes et aux voyants de ses histoires d'hommes-félins. Il avait dû agacer les Sharkas, les inquiéter. Le thé gras l'écoeura, et il eut envie d'uriner. Le vieux Sharka, en le voyant se lever, sortit un laser de sa gaine.

— Je dois pisser, merde !

— D'accord, mais je vous suis. Puis on va chez Touktou-hraan.

Le hraan habitait un véritable palais sur roues. Il trônait dans le salon, au milieu de guerrières et de gitons. des tapisseries aux motifs d'animaux fantastiques étaient suspendus sur les murs, avec des écrans.

Le hraan Touktou était un grand Sharka au fin pelage jaune et aux yeux verts. Il mesurait peut-être deux mètres. Sa crinière blonde était tressée. A la ceinture, il portait un sabre et un laser. Sa robe de soie bleue était ornée de fleurs d'or. À son bonnet conique pendaient des rubans couleur de feu. Comme tous les siens, il avait le visage aplati et mongoloïde, le regard énigmatique.

— Je commande aux Sharkas du continent boréal et aucun

Humain ne sait que vous êtes ici, à l'exception de Colin. Je peux vous faire disparaître...

— Qu'attendez-vous, alors ?

Les Sharkas jouaient avec leurs proies, en vrais félins. Il ne fallait surtout pas montrer de peur. Les guerrières et les adolescents, qui devaient tous partager la couche de Touktou, l'observaient, attendaient...

Un ordre de Touktou et Sace mourrait. Sans doute lentement. Une guerrière à la poitrine nue le regarda fixement de ses yeux d'ambre et d'eau, en jouant avec son poignard. Rêvait-elle de lui arracher les ongles ? De le pendre par les pouces et de le caresser avec des tisons ?

Un jeune garçon alluma une pipe pour son maître, avec un éclair de cruauté dans ses yeux fendus. Peut-être aurait-il voulu chatouiller l'humain jusqu'à ce que son cœur cède : le pire de tous les supplices !

Touktou laissait peser le silence. Sace regarda le trône d'or, serti de turquoises, et les monstres agriffés des tapisseries.

Sace dissimulait son angoisse, toujours aussi soigneusement. Il pensait à la mort honorable et lente qui, subie avec courage, ennoblissait l'âme selon les Sharkas : il l'avait assez écrit dans ses contes !

— Sur de nombreux mondes, dit enfin Touktou, Humains et Sharkas sont en présence. D'aucuns s'amuse à répandre des fables dangereuses. Ceux-là méritent la mort ! Cependant...

— Ma disparition se remarquerait, on l'attribuerait aux Sharkas...

— C'est une partie du problème. Mais il y a autre chose.

— Quoi ?

Sace se mit à espérer. Il avait été fou d'écrire ces histoires ! L'auteur de la très ancienne revue, sur les récits duquel il avait brodé, ne connaissait des Sharkas que la légende mongole des Maîtres de Toutes les Choses. Ces derniers, selon la tradition du Gobi terrestre, avaient des têtes de tigres et volaient sur des oiseaux de feu. Il y avait aussi les Dieux de la Lune du Yucatan : les Olmèques, et peut-être les Mayas croyaient descendre d'hommes-jaguars venus des étoiles. Touktou fumait pensivement. Il cracha le jus de sa pipe sur un tapis de soie chinois.

— Un écrivain peut servir une grande cause. Je ne parle pas de politique... tous les politiciens s'achètent. Les écrivains et les poètes sont, d'habitude... plus inspirés. Il faut les convaincre. Certains font partie des surdoués et des démiurges, le reste de l'espèce humaine se compose de singes plus ou moins savants. Donc, je veux vous rallier à nous. Shambhala vous paye bien, mais je vous offre davantage.

XXXVII

Ces félins retombaient toujours sur leurs pattes. Ceux qu'ils ne pouvaient détruire, ils se les conciliaient.

— Il ne s'agit pas seulement de crédits, je suppose que vous avez un contrat avec Shambhala.

— Oui, mais j'ai constitué une réserve d'histoires pour dix mois ovidiens.

— Donc, vous allez voyager et renouveler votre inspiration.

Sace s'attendait un peu à cette offre, et il avait couru sciemment le risque d'un lavage de cerveau en mentionnant son avance chez Shambhala. Il pouvait s'absenter sans qu'on le recherche, donc on pouvait le séquestrer : il n'avait plus aucun proche. De toute manière, il était à la merci de Touktou.

Le hraan tendit à son hôte une liasse de feuilles imprimées, sorties de son distributeur d'informations.

« LE SECRET DE THULÉ ENFIN DÉVOILÉ ! »

Un sportif groenlandais avait découvert une caverne inconnue dans les montagnes. Elle menait à une immense cité souterraine. La majorité des habitants appartenaient à une ethnie sharka. La colonie semblait vivre complètement isolée de la Terre et de l'Union des Mondes. Il y avait, sans doute, une menace occulte : il était question du Vrîl, de l'énergie psychique et d'une certaine Loge lumineuse. L'auteur, bien sûr, tenait à conserver le plus strict anonymat. Mais des preuves très sérieuses et très inquiétantes existaient.

On mentionnait aussi le mythe de Shambhala les OVNI des vingtième et vingt-et-unième siècles et aussi le nazisme, car les photographies montraient des symboles effrayants. Les croix gammées et les croix celtiques de Thulé servaient d'emblèmes à divers mouvements d'extrême-droite révolutionnaire...

— Qu'en pensez-vous, Sace ?

— Je suis surpris.

— Cela vous paraît réel, à notre époque ?»

Touktou eut une lueur ironique dans ses yeux obliques.

— Dans vos nouvelles, vous parlez de Shambhala. Vous ne vous souciez pas des conséquences, seul le succès vous intéresse. Et le public se moque de la vérité. Je me trompe ?

— J'écris ce que les gens ont envie de croire. C'est le métier du journaliste et de l'écrivain.

Touktou se mit à rire, en une toux grondante de dérision.

— Non, vous écrivez ce que les gens doivent croire. La revue Shambhala ne tire qu'à quinze mille exemplaires. On vous paye très bien pour répandre des idées, pour intoxiquer le plus créatif des

XXXVIII

milieux : celui des lecteurs de fanzines. D'ailleurs, vous n'êtes pas le seul !

Touktou pressa un bouton serti sur l'accoudoir gauche de son trône. Sace s'attendait au pire. Malgré le comportement du hraan, il craignait encore la torture et la mort.

Mais des pages arrivèrent, chargés de plats fumants, d'assiettes et de bouteilles. Ils servirent le festin dans de la vaisselle d'or. Le vin était de vrai Bordeaux rouge, amené de la Terre par translateur.

Il y avait surtout de la viande des espèces locales d'élangs, de rennes et de chiens qu'élevaient les Sharkas nomades des steppes et des toundras. Une nourriture rustique qui contrastait avec le vin rare et la vaisselle d'or.

Ils étaient barbares, mais ils étaient riches !

Touktou vida sa pipe dans une coupe taillée dans un crâne humain couvert d'or. Un page l'emporta.

Dans les Cycles Férides, sace décrivait des voyants aptes à percevoir les événements futurs, du moins ceux qui détermineraient les cours boursiers. Ainsi, il expliquait la prospérité de certaines hordes sharkas. Des envahisseurs insidieux, qui s'emparaient discrètement des ressources humaines en utilisant divers types de sociétés et des prête-noms. Des juristes, séduits par leurs filles ou leurs adolescents, se mettaient à leur service. Les Sharkas venaient des steppes et des montagnes, de la taïga et des toundras avec leurs troupeaux. A moins que, comme l'avait soupçonné sace, ils ne soient originaires de lieux secrets dans des univers parallèles qui, sur la Terre, suscitaient des mythes comme Agharti et Shambhala... Certains, du moins. En effet, l'un n'empêchait pas l'autre.

Ils vendaient leur bétail et leurs fourrures précieuses. Ils s'installaient en ville et cherchaient, d'abord, n'importe quel travail. Ils se livraient à des trafics divers, que facilitait la télépathie, et n'hésitaient pas à se prostituer auprès de personnes influentes. Ils se convertissaient si c'était utile, et de manière ostensible, à un culte bien établi.

Un proverbe sharka disait : « Rien n'est plus saint que les préjugés et les croyances. »

Puis, mystérieusement, ils devenaient riches... Opulence qu'ils s'entendaient, ordinairement, à occulter et à soustraire au fisc par le moyen de fausses églises qui dissimulaient leurs coteries.

Colin obéissait à sa servante Yourak, il avait même été complice de son enlèvement.

Sace, tout en mangeant, assis par terre, avec ses doigts, se demanda s'il n'avait pas vu juste. Il ne comprenait pas ce que disaient

les Sharkas. Ils parlaient dans leur idiome rugueux, mais il y avait de fréquents éclats de rire.

De qui se moquaient-ils ? Ils dévorait comme une harde de lions, sans plus le regarder, et léchaient d'une langue âpre leurs assiettes d'or.

Sace se promit d'élucider ce mystère. Touktou lui proposait de voyager. Il accepterait sans doute. Mais avant de se décider, il devait en savoir davantage.

Sur les plats d'or, il ne restait que les os. Les Sharkas, qui buvaient au goulot, finissaient les dernières bouteilles du précieux Bordeaux.

Maintenant ils étaient ivres et chantaient d'une voix tonnante. Un page les accompagnait en jouant d'une dombra. Un instrument à deux cordes, faites de boyaux, fixées à des clés de bois. Des nœuds marquaient l'emplacement des touches.

Alors les yeux de Sace vinrent fixes. Cette fille, qui rongea un os de chien, accroupie devant le coffre d'ébène rempli de petits ordinateurs, était humaine...!

C'était elle qui lui avait marché sur le pied, qui l'avait mis en garde contre les Sharkas !

Elle était à demi nue et la graisse coulait sur ses jeunes seins, sa peau luisait comme du cuivre dans un rayon de soleil.

Ses cheveux noirs et raides étaient tressés, comme les crins de nombreux Sharkas.

Il y avait dans ses yeux verts, pailletés d'or comme ceux d'une panthère, une lueur d'avertissement et de pitié lorsqu'elle regardait Sace.

Celui-ci n'avait pas remarqué que Touktou l'observait.

— Elle s'appelle Barthay, dit-il de sa voix grondante, elle est des nôtres ! Voyez-vous, Barthay nous aime comme vous allez nous aimer... Vous savez pourquoi, vous l'avez écrit dans vos Cycles Félides.

Sace racontait, dans ses contes, comment les hommes-félins approchaient et séduisaient les jeunes surdoués. Ceux-ci étaient souvent incompris et isolés. Les adolescents sharkas, qui fréquentaient les mêmes écoles, se liaient d'amitié avec eux. Ils les écoutaient, les endoctrinaient après les avoir initiés à leurs rites homosexuels. Ils en faisaient des complices qui allaient, plus tard, modifier la culture humaine en introduisant de nouvelles idées.

Mais l'écrivain n'avait pas encore dévoilé leurs buts. Il pensait à une philosophie axée sur le droit à la différence, mais ce programme culturaliste pouvait mener à un clonage mental. Sun Tzu, le génial stratège chinois, enseignait : « Si tu veux vaincre ton ennemi,

commence par le faire douter de ses dieux. »

Il n'y avait pas sur Ovide, ni sur les autres mondes de l'Union, d'écoles publiques spéciales pour les surdoués. Le système égalitaire s'y opposait absolument. On craignait, officiellement, que les surdoués ne deviennent des asociaux et, sous ce prétexte, on préférait mutiler dans le cadre d'un enseignement normatif les intelligences supérieures que l'on craignait. On ne voulait pas d'autre élite que celle de l'argent et celle, occulte, des sociétés secrètes qui manipulaient dans l'ombre... La dissimulation du savoir et du pouvoir était, dans les nouvelles de Sace, le plus grand péril !

Barthay s'approcha de l'écrivain en s'essuyant les mains avec le scalp d'un guerrier vaincu. Elle frota sa joue contre celle de l'homme et dit ensuite :

— Bienvenue dans la Bannière Blanche.

Mais son regard était toujours celui d'une panthère aux aguets.

© Paul Hanost 2020



Paul André Hannoset, de son nom de plume Paul Hanost, est un juriste bruxellois qui a voué sa vie au militantisme pacifiste, antiraciste, et antisectaire au sens large. Auteur d'une quadrilogie qui commençait par Le Livre des Étoiles, publié en 1977 au Masque Science-Fiction, et de nombreuses nouvelles, il partage également une fascination pour les peuples et les paysages d'Asie centrale.